



DOCUMENT

TUNISIE

QUESTIONS À MON PAYS

EMNA BELHAJ YAHIA

TUNISIE, QUESTIONS À MON PAYS

La collection *Monde en cours*
est dirigée par Jean Viard

Série *L'Ère planétaire*

© Éditions de l'Aube, 2014
www.editionsdelaub.com

ISBN 978-2-8159-0937-2

Emna Belhaj Yahia

Tunisie, questions à mon pays

éditions de l'aube

Du même auteur :

Jeux de rubans, Tunis, Elyzad, 2011

Tasharej, Paris, Balland, 2000

L'Étage invisible, Paris, éditions Joëlle Losfeld ; Tunis,
Cérès, 1996

Chronique frontalière, Paris, Blandin ; Tunis, Cérès,
1991

Premier chapitre

Il faisait excessivement chaud en cette fin d'après-midi du 14 juillet 2012. Tu conduisais, les fenêtres de la Clio ouvertes, sur la route rapide de La Marsa, élargie et remise à neuf, mais que des passants téméraires se plaisent parfois à traverser, de façon totalement imprévisible, aux endroits les plus dangereux.

Tu ne t'étais pas coiffée ni même regardée dans la glace pendant une semaine mais, ce jour-là, tu as été chez le coiffeur du quartier pour un brushing. Pour sortir, tu as mis la robe bleu marine que tu aimes bien, qui fait à la fois *simple et distingué*. Tu t'es même légèrement souligné les yeux au crayon gris. « Mettez-vous à genoux, et vous priez », pensait Pascal. À ton échelle, cela se traduirait par : mets ce que ta mère appelait, en roulant les *r*, « une robe d'après-midi » (aujourd'hui, on appellerait ça autrement), mets un peu d'ordre dans tes cheveux, de couleurs sur ton visage, et tu retrouveras l'âme et le corps

de tes vingt ans. Tu conduis attentivement, parviens à adopter la vitesse des voitures qui te précèdent et te suivent ; ton esprit vogue vers des temps et des lieux traversés sous le signe de la beauté, de la jeunesse. Ces moments, ces endroits, tu les as quittés depuis fort longtemps, mais aujourd'hui, sans raison apparente, tu crois y habiter encore, légitimement, et pour toujours. Le mot *toujours* ne revêt pas un sens précis, c'est juste la toile de fond d'un monde sur laquelle se dessine une figure de rêve, épurée, lumineuse, la tienne.

Mais les voilà qui surgissent, des deux côtés à la fois, décidés à traverser la voie sur-le-champ et coûte que coûte, trois ou quatre d'un côté et autant de l'autre. C'est l'instant où tout cafouille dans ta tête, dans tes mains, dans tes pieds puisqu'il faut à la fois s'arrêter, pour éviter le pire, se décaler, mais vers la droite ou vers la gauche ? freiner, mais pas trop fort, pour éviter un carambolage, garder son sang-froid, sans savoir comment, l'instant où tu penses y être arrivée quand même, malgré tout, mais où tu entends ces mots entrés par les fenêtres ouvertes, accompagnés de rires sonores : « Regardez-la, cette vieille complètement finie ! »

De qui parlent-ils donc, ces sauvages ?

Se peut-il que ce soit de toi, si bien mise, joliment coiffée, alors que d'habitude tu te négliges comme pas permis ? De toi qui te diriges vers l'ambassade de France à l'occasion de la fête nationale française, à laquelle est invité le *nec plus ultra* de Tunis ? De toi qui, malgré la canicule, réussis, et sans mettre la clim qui toujours t'incommode, à conduire ta voiture telle une soucoupe fendant les airs et vibrant avec l'âme du monde ? Mais pourquoi t'es-tu donc donné tant de peine pour les épargner ? voilà la question que tu te poses. Pourquoi ne les as-tu pas écrabouillés, quitte à passer le reste de ton existence sous les verrous ? Ainsi, tu aurais effacé l'injure, et débarrassé la terre de ces monstres. Pourquoi as-tu instinctivement freiné, t'es-tu décalée pour leur sauver la vie, alors que leur façon de traverser se faisait sciemment au mépris de la tienne, et juste pour le plaisir de t'insulter ? Tu te dis cela en conduisant à présent comme une somnambule. Allez, on se calme, on reprend ses esprits et on essaye de poursuivre sa route. C'est difficile, il y a un trou au fond de toi. Attention, tiens-toi tranquille, ô mon cœur, et arrête de te faire des trous. Il est vrai que, maintenant, tu es juste celui d'une « vieille

finissante » qu'ils ont vue en train de cafouiller, d'hésiter quelques secondes sur la mécanique, et ils lui ont alors sorti leurs mots sauvages.

En fait, peut-être qu'ils avaient raison. Ils ont su ce que tu refuses de savoir, ce que tu feins d'oublier : tu n'es plus la vie qui va, tu es à peine dans la vie. La vérité est parfois sauvage, comme leurs mots. Tu n'avais qu'à fermer les fenêtres si tu ne voulais pas l'entendre. Mais, au fond, heureusement qu'elles étaient ouvertes et que tu as tout entendu. Lorsque tu sortiras de l'habitable marron, que tu te dirigeras vers la Résidence, garde-la bien en tête, cette vérité-là, ne plane pas trop et n'entre pas dans le vertige des conversations « amicales » en affichant cet air enjoué qui te colle tellement au visage qu'on le croit tout à fait naturel et que, dès que tu le quittes, on imagine que tu es contrariée ou malade alors que tu as simplement réussi à relâcher tes muscles. Ne te prends plus pour ce que tu n'es pas. Ne te joue pas la comédie des demi-sourires charmeurs, des « bien sûr que je vous ai reconnu, vous n'avez pas changé ! », alors que vous avez tous terriblement changé, que les rides ne se comptent plus, que le teint s'est affadi, le cheveu s'est raréfié, le dos s'est un peu voûté.

Il faut tout de même admettre que, dans l'endroit vers lequel tu te diriges, personne ne se contente de se prendre pour ce qu'il est. Le lieu et la date ne s'y prêtent pas. Le 14 juillet, chacun se convainc qu'il existe une Bastille qu'il a prise, ou participé à prendre, et que ce n'est donc pas par hasard qu'il se retrouve ici. Surtout en cette année 2012, quelque temps après la chute de la dictature, chacun se persuade, et tente de persuader les autres, qu'il a lui-même provoqué cette chute, d'une certaine manière. Tout ce beau monde a l'air de croire que s'il est là, aujourd'hui, c'est parce qu'il est invité par *les descendants de 1789* à célébrer les victoires communes des hommes épris de liberté. Et il se convainc de cela en se promenant dans l'air parfumé du grand parc. Héros enchantés au pays des merveilles, ils oublient pour une heure ou deux leurs limites, leurs doutes, leurs querelles intestines. Ils sont sur un nuage, ils bénéficient d'une heureuse reconnaissance, d'un moment de répit. Ils en avaient sans doute besoin. Et toi, sur la route, c'est précisément vers cet endroit-là que tu te dirigeais. Tu avais donc sans doute le même besoin qu'eux. Tu étais dans la même attente

d'un je-ne-sais-quoi qui plonge dans l'euphorie des sentiments et des valeurs supposés être partagés. « Une vieille complètement finie ! », voilà ce qu'on t'a sorti. Peut-on imaginer des mots plus cruels pour arracher quelqu'un à son rêve et le ramener à la réalité ?

Bon, tu es prévenue, maintenant. La phrase a pénétré à la fois dans ta voiture et dans ta tête. Elle a fait un trou dans ton cœur. Tu ne pourras plus dire : je ne savais pas. Et les quelques pas qui te restent à faire avant de te fondre dans la foule des invités qui déambulent dans les allées du grand parc en discutant, un verre à la main, tu devras impérativement les faire non pas sous le signe de l'enjouement, mais de la lucidité froide et amère. Prends garde, ni salamalecs ni même échange de points de vue, à quoi ça peut servir ? Pense plutôt aux mots sauvages, et sois à la hauteur de la tragédie.

Quoi ! « Tragédie » ? Là, il y a comme un dé clic ; tu t'insurges et te rebiffes : ce mot n'est pas à sa place, il est inapproprié. Car vieillir, c'est laisser s'enregistrer sur soi les effets du temps qui passe. Bien sûr que ce n'est pas très réjouissant, mais la tragédie, c'est autrement plus grave. Cela pourrait être, par exemple, le fait de vieillir sans

s'apercevoir que le temps qui reste est précieux, et le laisser filer sans rien réaliser de tout ce qu'on a envie de faire. Ou alors, cela pourrait être le fait de partir pour toujours, en silence, avec plein de mots dans la bouche et d'idées dans la tête qu'on n'aura pas su dire, avec plein de sentiments, vifs et brûlants, pour elle, pour lui, pour nous, qu'on n'aura pas su exprimer, avec des souvenirs étincelants qu'on n'aura pas su partager. Comme cela pourrait être le fait de s'en aller, définitivement, en gardant pour soi, bien au fond, tout ce que nous destinions aux autres, ceux sans lesquels nous ne sommes rien, puisque c'est précisément dans la relation aux autres que nous sommes quelque chose. Dans ces cas-là, on serait vraiment au cœur du tragique. Mais comment les éviter ?

Durant tes jeunes années, les sciences de la nature exerçaient une telle fascination qu'il t'était difficile d'admettre le renversement du naturalisme opéré par Kant. C'est pourquoi l'impératif « tu dois, donc tu peux » te semblait démesuré et illusoire. Aujourd'hui, tu sens que ce renversement est fondamental, que c'est même le seul moyen d'éviter « la tragédie », et de prouver que ce terme est en effet inapproprié. *Tu dois, donc*